

## **Douze fragments retrouvés de la bibliothèque de Genève**

Fragment I :  
*Théâtre nu*, 1608.

### **Mocondez**

— Je veux qu'on ne m'en parle plus. Je veux que ça s'arrête. Maintenant. Ce n'est ni rude, ni pas. Ce n'est pas ça. Je veux résolument les accabler, et du châtiement le plus violent. C'est sous un appât de miel qu'il faudra les surprendre ; vous avez bien des langues ? C'est pour leur donner à entendre que je veux bien tout faire, moi. Il n'est pas impossible que je pousse le vice jusqu'à faire semblant de les voir en pleine beauté, et c'est comme ça que je me présenterai : « regardez moi, approchez de votre souverain bienveillant. J'en ai les moyens, et je veux pourvoir à vos besoins de vivre. Je sais qu'ils sont grands, sans limite » et je sais que leur peau luit sous le soleil et force l'admiration des photographes les moins disposés à l'égard de leur sauvagerie, qu'ils sont à peu près aussi impossibles à combler que leur territoire à arpenter. « Il y a bien plus que l'espace d'un regard entre vos cahutes et ma chaussure ». Voilà à peu près ce que je leur dirai. Je leur présenterai un cœur commun à guérir, un monde commun à sauver. Je pourrai même demander pardon, à tout ce qu'ils voudront, leurs oiseaux colorés dont ils font des tutelles, leurs stupides bois sculptés dont on a alimenté les fours de la Saline royale. C'est riche, ces petites choses-là. Je plaide donc en sorte que l'on puisse les désarmer, qu'ils déposent volontairement les armes, qu'ils viennent les mettre à nos pieds avec amour. Imaginez une cérémonie. N'importe quoi qui puisse leur ressembler. Un miroir possible, puisque nous sommes incapables de dessiner un portrait correct de leurs gueules indifférenciées. C'est le mieux que nous puissions faire pour nous faire aimer d'eux. Promettez-leur qu'à chacun on rendra son arme rechargée, en temps utile, quand la cérémonie sera achevée, vous pouvez tout promettre. Il n'y a pas de limite à la promesse. Une promesse blanche. Une promesse nègre. Il n'y aura de quoi s'alarmer pour personne. Qui voudrait que nous nous entretenions ? Un moment sans doute, ils frémiront. Il y aura un long

comment qui fera onduler leurs têtes couronnées de plumes. Ce sera si beau que j'aurai l'impression d'être le vent au-dessus de leurs têtes crépues. Enfin, quand vous les aurez mis dans un tel désarroi — l'angoisse profonde dans laquelle ils se retrouveront sans armes, c'est-à-dire moins que nus — alors amenez-les à moi.

### **Serif**

— Sire, je ferai comme vous dites. Voici venir la Reine.

### **Mocondez**

— Eh bien Madame, qu'y a-t-il ? Quoi ? Vous tournez autour de moi en faisant flotter vos jupons comme la membrane d'une méduse. Vous me foutez la trouille. Je ne suis pas censé avoir peur de vous.

### **Melinde**

— Sire, je suis peinée. Affligée. Je suis moins, moins, moins que votre reine, là. Regardez ma poitrine : des veines bleues. De couture. Ici, bon sang, regardez ! Un dessin rafistolé. C'est là que je bats. De ce qu'on m'a conté, quelques vagabonds sont arrivés, des vagabonds avec le visage blond, des vagabonds qui vous ressemblent, des vagabonds qui sont sans doute les vôtres d'ailleurs, mon amour, des vagabonds qui ne sont sans doute pas des vagabonds, et qui ont à votre sujet donné quelques alarmes...

### **Mocondez**

— Calmez-vous, et croyez que je vais maintenant leur faire ôter leurs armes. D'accord ? Pourquoi n'êtes-vous effrayée que lorsque vous les voyez de près, d'ailleurs ? Je ne suis pas assez *arme* pour vous ? Je le suis plus avec ma ceinture de corps ou l'étendue de MA mer où font barrage MES navires ? Eh bien j'abaisse ma garde. Littéralement. Mon amie, n'ayez pas peur. Vous pouvez vous calmer. Ils seront étonnés, comme les criminels qui se donnent s'étonnent d'être menés au supplice, ils seront comme des enfants étonnés que les adultes mentent aussi. Ils sont déjà tous arrêtés. Ils se demandent déjà tous dans les angles morts de ma vision s'il n'y a pas une araignée qui regarde pour moi, à ma place. Mes huit yeux dans l'ombre. C'est de ça que je parle. Je n'ai même pas besoin d'avoir une étendue hostile. Quelqu'un a fait courir le bruit que j'étais également les araignées, les

angles morts, les lattes du parquet. Il n'y a pas une fissure où se planquer dans leur conscience.

### **Melinde**

— Mais moi, non moi, non ! Moi, j'aurais bien envie, si votre majesté ne veut pas m'en empêcher, j'aimerais bien voir de près comment ils sont faits, j'aimerais bien voir leurs femmes aussi, j'aimerais bien qu'il ne soient plus comme derrière le suaire de Véronique, derrière vos petites présentations ; j'ai toujours votre gouvernement entortillé autour de leurs pieds, étalé sur les domaines où s'exerce mon imagination. Car ce suaire n'est pas transparent. Je veux voir leurs muscles et vibrer. Je sais, puisqu'on me l'a dit, qu'ils dansent. Vous voulez me voir oublier vos nègres ? Alors, majesté, laissez-moi les regarder danser dans la vraie lumière de leur vrai soleil de nègres. Sur leur sol pourri sans vrai Dieu. Et non pas dans le mot pourri. Car de ce prince, on a dit que la femme est ici même, elle-aussi : c'est un contentement immense que d'avoir la connaissance des moeurs de ceux qui sont sous une autre puissance. Vous me comprenez ?

### **Mocondez**

— Oui oui. Oui, oui. Oui. Vous les contemplerez. Oui. Vous pourrez, tout à votre loisir, de haut en bas, et sous les plis de leurs vêtements minuscules, les regarder. Oui. Toute à votre loisir, tant que vous voulez. Car je viens d'envoyer saisir leurs armures, leurs flèches ridicules, leurs pauvres petits cailloux montés sur des bâtons. Et tout ce qu'ils avaient pour se croire défendus. Ils vont venir ici s'égrener sur le sol de mon plus grand salon, une à une les perles d'un grand collier de chair, tous désarmés, ils se rendront directement dans l'assiette d'Asterion.

### **Melinde**

— On dit qu'ils ont aussi de très riches ornements, on me l'a dit, qu'ils sont parés de couleurs. On dit qu'ils sont mûs de si miraculeux et de si gracieux mouvements, si artificiels, si beaux, si admirables, qu'on n'en a jamais vu la moindre part dans le vol des papillons ! Il n'y a rien de semblable, m'a-t-on dit, sous le soleil d'Espagne. Ils chantent, les uns rendent sous chacun de leurs pas un son harmonieux et les autres sont luisants comme de la viande rôtie. Est-ce que c'est vrai

? Vous pourriez bien obtenir de tous ces gentillesses en leur donnant de la nourriture riche ; soyez avec eux aussi fin que possible, sans les rendre coupables de votre propre exaspération à gouverner une terre aussi crotteuse que la nôtre. Sire, regardez-moi en face : il ne dépend que de vous que j'obtienne satisfaction, tout dépend de votre âme. Que vous puissiez, que je puisse.

### **Mocondez**

— Bon. Je vais vous les donner, ma chère amie, ma compagne, vous en aurez bien assez tôt la pleine satisfaction. Vous serez contentée d'avoir pu même toucher cette peau nègre. Tout désarmés qu'ils seront, je la ferai ôter aussi, comme une des richesses de plus qu'ils offrent à ma portée, et qui me revient de droit. Tout mais absolument tout. Je peux le dire : personne ne m'en empêche. Ma chanson n'a pas de fin, qu'est-ce qui pourrait arrêter les supplices ? Puisqu'ils ont lieu. Ils ont bien peu d'autres richesses à apporter, de toute façon, que d'être tannés ; regardez ces pauvres présents pour lesquels vous avez tellement d'estime : ils ont tout pour décevoir un cœur magnanime, et je ne suis pas de ces esprits si mal avisés qu'on pourrait les abuser par un surplus de blancheur. Et je ne vois nulle part qu'il y ait plus blanc que moi. Je renvoie la lune à sa niche. C'est ainsi. J'ai l'esprit trop fécond en adresse subtile pour me laisser surprendre aux hommes les plus sournois. C'est exactement l'art d'un grand roi que de savoir déplumer ceux qui lui guettent le croupion. Ces étrangers forment ensemble la longue ligne en crête au rivage de ces nouvelles formations du monde, c'est l'écume. La ligne ravagée et blanche de l'écume. Et ils vont gémir. Et donc disparaître. À chaque fois qu'ils auront avancé d'un pas pour échapper à ma violence, ils se seront contraints à abandonner tout ce qui faisait leur beauté. À plus de deux, on a tué sa richesse. L'union fait la mort.

« C'est un peuple richement difforme et laid de visage : quand ils parlent, ils glossent de la bouche comme coqs de guinée : leur accoutrement est un peau fait comme un manteau, couvrant la partie supérieure du corps, et puent contre vent loing une brasse : la partie inférieure du corps, n'a aucun vêtement, si non la queue de quelque beste, qui couvre la partie honteuse

»

Cornelis de Houtman, 1598.

Fragment II :

*Memnon,*

*histoire orientale.* 1747.

Zadig tournoya sur lui-même jusqu'à s'effondrer, ivre hors de sa tête, c'était la danse jusqu'à la calotte crânienne. C'était plié à tomber comme sous le tonnerre, couronne de cheveux vue du ciel, pétales éfilés des mèches collées de sueur, comme un homme auprès de qui est tombé le monde, un arbre abattu, écrasé sur le sol, il marchait au hasard. C'est alors qu'il entra sans même s'en rendre compte par la plus grande des portes de Babylone. Il y était le jour où ceux qui avaient combattu si longtemps contre une toute petite flamme sans pouvoir l'éteindre étaient assemblés dans le grand vestibule. Ils expliquaient aux seigneurs du palais toutes les énigmes possibles qui leur furent proposées, tout ce qui leur avait été demandé pour épargner leurs têtes, à quoi, évidemment, ils n'avaient pas répondu. Les têtes étaient tombées : boutons de roses en pluie sous la cisaille, zac, tous les grands thèmes philosophiques tombent au sol. Les énigmes ont raison de l'attrait flétri des idées auprès d'un monde abaissé. On avait convoqué des mages, des mathématiciens, tout ce qui pouvait, à sa manière, incarner un peu de la science, l'axe croisé de la philosophie naturelle et de la connaissance de Dieu. Mais rien n'y faisait. Tous les chevaliers en sueur, exceptée l'Armure offerte (grande silhouette rouge), interrogeaient Zadig.

Dès qu'il apparut dans le cadre de lumière de la porte, la ville changea de couleur. Les murailles obtinrent enfin une couleur de murailles. Le peuple s'assembla autour de lui ; les yeux ne se rassasiaient pas de dévorer sa silhouette, de redessiner inlassablement le contour de son visage souriant, les bouches s'épuisaient à le bénir et les cœurs à lui souhaiter d'étendre sur le monde tout son empire. Mais tous les cœurs ne lui étaient pas dévots. Il y avait l'envieux à l'Armure offerte, celui qui le vit passer sans frémir, et qui s'était détourné. Lui, exigeait sa parcelle de l'empire. La reine, toute entière à sa danse, tournait autour d'eux

les yeux révoltés en eux-même, faisant deux balles blanches aux traînées de comètes dans son sillage ; en proie à une agitation d'abeille, étrange filtre de crainte et d'espérance, elle les déboîtait de leurs axes. C'était sans aucun doute l'inquiétude qui la dévorait : elle ne pouvait comprendre pourquoi elle était apparue sur les armes, les paumes offertes à ses pires ennemis, le visage flottant comme une peau vibrante en mètre en avant de son crâne, souriante comme une idiote. Elle tendit à Zadig un couteau qu'il refusa. Un murmure fondu faisait une matière de la foule emprisonnée. Celle-là affectait la vue, et l'on était surpris de voir brouillés les visages, troublées les silhouettes. Qui n'était pas charmé de revoir Zadig ? Les chevaliers en permission s'étaient vêtus légèrement, des tuniques brodées, criardes, leur donnaient une inconstance femelle. Qu'est-ce que nous serons sans la violence ? « Qu'est-ce que nous aurons quand nous n'aurons de coups à porter? »\*

« J'ai combattu comme un autre », dit-il « mais un autre, aujourd'hui, se porte à ma place. Et les armes ont poussé dans ses mains. Au début, qui aurait pu se défendre sans rire contre les petites saillies molles dans ses paumes ? C'était ridicule d'y voir un obstacle quelconque, on se serait perdu en explications puériles ; la peau à peine relevée et cornée sur la chair était moins inquiétante qu'un canif de gosse ». Il reprend, après nous avoir laissé un peu trop longtemps dans le silence. « Ses victimes auraient pu être les miennes, elles n'auraient pas eu plus ni moins de vie à elles, pas moins de chiens, pas plus d'enfants, et rien pour les prolonger ni les guérir. J'ai l'honneur, moi aussi, de disparaître dans la guerre. Vous voyez, chers amis, ici y a un immense bloc de pierre, qui se trouve être non pas une cathédrale, mais le masque d'une cathédrale édifiée sur un intervalle ; c'était une bâtisse clignotante, c'est ça que vous avez devant vous. Il y a bien une sorte de cathédrale, mais ce qu'on ne voit pas derrière elle, c'est l'intervalle entre deux cathédrales, l'intervalle durant lequel la cathédrale précédente n'était qu'un tas de ruines. S'il y a une histoire pour la cathédrale d'avant, il y aura une histoire de cette cathédrale-ci. Mais il n'y aura aucune histoire de l'intervalle, il y a eu juste un monde invisible, un monde dedans lequel on ne voyait rien, qui était un monde du désastre, un monde où les pleurs encombraient les

rues, où les femmes portaient des vêtements noirs, c'était l'intervalle sans cathédrale, l'intervalle dans une guerre si préoccupante pour chacune de nos minutes, que le temps des historiens était passé à fouiller le sol du groin pour trouver de la nourriture ou pour se creuser une planque ou pour faire disparaître leurs propres morts, c'était l'intervalle avec un morceau sans narration, l'intervalle tout entier plein de son temps. L'histoire désormais est la disparition de cet intervalle. Lorsque nous regardons la cathédrale, là, devant nous, c'est cette bâtisse assommée, c'est cette forme étrange de meuble où s'assied la mémoire et l'intervalle, et bien, c'est aboli, c'est dégingolé dans la fissure, un énorme déni sur ce qui constitue le calme après la tempête. La cathédrale ici et maintenant se pétrifie d'être le calme après la tempête, il n'y a pas une tempête qui ne s'engourdisse dans ce calme-là. C'est-à-dire que rien n'empêchera les choses d'aller vers plus d'abolition, il n'y a pas de patentes pour les intervalles. Nous allons aux voix : nous allons écouter les plaignants pour récupérer leurs plaintes et la transformer en suffrages. C'était mon travail. Ma réputation de probité était encore fortement imprimée dans les esprits, et personne ne balançait à l'admettre. Et me voici aujourd'hui remplacé dans la guerre, et remplacé aussi devant ce désastre dont je n'ai plus d'image nette à proposer. »

Le grand mage posa une question : « quelle est, de toutes les choses du monde, la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans quoi rien ne peut se faire, et qui dévore tout ce qui est petit, et qui vivifie tout ce qui est grand ? » Zadig, comme toujours, avait la réponse.

\* dans la version suivante du *Memnon*, c'est ici qu'interviendra le fragment VII.

Fragment III :

*C'est l'histoire de .Se. Helaine, mere de St. Martin de Tours, 1448-1467.*

*Comment le roi Henri et l'empereur déconfirent les sarrasins sur la mer.*

Le bon roi Henri entendit un message. Sur l'onde passait. Le message disait clairement quelques jours ce que le bon roi Henri, pourtant, n'entendait pas. Il n'y avait personne pour qui cette clarté fut audible, et pourtant, c'était, assurément, clair. Sur l'immense étendue de terre, autant de petits pieux fichés comme des épingles sur la carte de la guerre, c'étaient des êtres, c'est-à-dire des disparitions, des choses de bois enfoncées dans le sol à la place de chaque homme : pour un homme, un être. Il y a donc une clarté du message, une clarté que le bon roi Henri n'entend pas, car elle est destinée aux êtres. Et les êtres, ça n'entend pas. Le roi Henri, qui n'est pas encore un être, qui n'a pas été informé qu'il devait en être un, n'entend pas le message, n'entend rien de cette clarté, car le roi Henri est un homme est vivant. L'être, composant avec les millions d'êtres une trame extrêmement dense et sérieuse à la surface de la nation, commence à pousser sous les semelles du roi Henri. N'entendant que la musique, l'étrange sifflet du message incompréhensible, il pense incontinent que ce pourrait être sa femme. Ainsi s'en vint incontinent dans l'air l'empereur Antoine et les formes d'être de la cour, tout ce que le messager lui avait dit. Lequel empereur tantôt dit, veut la manière, que c'était sa fille et non pas sa femme. Et pour ce disait-il au roi : « mon très cher fils, le cœur me dit tout en outre que c'est Hélène qu'enfin nous trouvons au royaume, nous qui avons tant crié pour sa venue. Je ne comprends pas pourquoi le message annonçant sa course me vient aux oreilles comme un sifflet agaçant d'oiseau malade. Je regarde par-dessus bord, j'écoute un peu la mer, il y a d'étranges poissons qui ne sont pas mangeables et que je n'irai pas pêcher, il y a évidemment la côte, là-bas, de la nation, mais je ne reconnais rien. Sais-tu, mon très cher fils, ce qui m'arrive ? »

Après ces choses dites, il commanda à temps au messager qu'il retourne et disparaisse pour qu'il fut dit au pape qu'il serait bref devers lui pour le secourir. Le messager partit en sifflant et eux, incontinent, se mirent sur la mer en leurs vaisseaux, lesquels ne tardèrent pas à atteindre un rivage qui diffuse la lyre et brouille les oreilles, et là-vers, les voiles recommencèrent à cingler par la mer à force de vent.

Tu sais je n'ai pas peur, dit bon roi Henri, je n'ai pas peur de mourir parce que tout ce qui en moi pouvait

craindre la mort est déjà passé en elle, je suis complètement dans le glissement des vagues, je suis comme elles, et je ne m'inquiète pas d'atteindre la berge car, implicitement, elle est atteinte de toute éternité. Quand ils furent en haute mer, ne donna guère de temps qu'il leur vint en contraire trente navires de sarrasins, et qu'une reine de chair se dressa sur le pont : elle était loin derrière les vagues hautes, de haut en bas agitée par elles, balayée et cachée par les essaims de gouttes, mais on entendit tout de ce qu'elle disait comme à un mètre dans une chambre ; la conduisait l'amiral de Palerne, qui était frère du roi Hurtault, roi de Castres, et venait au mandement d'icelui Hurtault pour assiéger Rome. Bientôt les chrétiens les aperçurent, ils virent flotter des voiles étrangères.

*Les navires des chrétiens s'alignèrent. sans soucis des plans parasitaires de la profondeur et de la largeur, c'est-à-dire qu'ils s'organisèrent en une ligne pointillée faisant complètement fi des vagues, sur une droite parfaite, comme une flèche alternative tirée trouant la masse liquide : aucun frémissement sur le pont dans la vaine agitation des souffles et du ressac, mais les chrétiens étaient enivrés par l'odeur forte de la mer, aussi puissante que celle qui s'échappe d'un coquillage millénaire dont on force le secret pourri. Les païens, étonnés par rien car telle est la substance des païens amen, firent de même. Les vagues, toujours du côté des dieux, se firent nettement moins obéissantes. Elle se comportaient comme d'agressives créatures de gelée, se durcissant comme des muscles et la coque des navires chrétiens s'en dégageait lentement, repoussée, dans des gloussements de vase, jusqu'à être crachée comme un pépin. Tout ceci fut le congé, un jour, de la matière à écrire. Il s'agira de ne pas se laisser faire à chaque fois que l'être fera s'entendre la voix prétentieuse à mouler. Si son museau barbare traverse la mer d'Allemagne, tannez-lui la peau à celui-là : quand il conquiert le cœur, il n'y a plus rien à opposer, on est tout entier la boue uniforme qui fait la fondation des temples et la vase des pourrissoirs.*

Fragment IV :

*la tragédie enflée de succès*, Thomas Corneille, 1656.

### **La Reine**

— Enfin, ma haine, enfin nous bravant la tempête. J'ai été exaucée, je pourrais demander encore, mais je n'ai plus d'appétit. Je suis pleine comme une lionne après la chasse. Vous, vous par qui le sort a plié les arbres à ma loi, vous par qui j'ai trouvé le recours, Qu'allez-vous me demander ? Qu'est-ce que je vous dois ? Quel est le prix ?

### **Cléomène**

— C'est un bel aveu, mais il ne trompe personne. Quand je vous vois feindre l'abdication, Je sais que vous commencez une nouvelle partie. Dans vos vœux de princesse, il y a encore de la place : C'est pour de l'orgueil, des exigences, du chantage, la perception d'encore un peu de pouvoir à prendre.

### **Nicandre**

— L'ambition, celle qui ne vous coûte rien que de l'avoir pour naissance, est-ce qu'elle ne vous aveugle pas ? Qui peut y aspirer, sinon celui dont elle est la matrice ? Autant dire qu'aucune de vos victoires n'est un événement.

### **Cléomène**

— Cette ambition-même est un tissu d'indignité ; elle n'est qu'un signe factice tracé sur le coffre, Vous êtes née avec ce coffre entre les mains, il y a dedans de la poussière d'os, Ce sont les os des hommes sans ambition évidemment, mais le redire et le tresser en chanson, Le graver sur le la gueule opiniâtre des enseignants vendus à votre histoire, Le redire n'en émousse jamais la venue. C'est comme ça. C'est comme ça. Et c'est comme ça que c'est comme ça. C'est comme ça que la chanson du Christ n'émousse jamais l'attente reconduite de sa venue. Il n'y a pas un prince dont l'éclat du sang soit plus

clair que le vôtre, là-dessus  
personne ne vous contredira,  
Et il n'y a même probablement personne dans toute  
la Grèce qui ait acquis un rang plus haut que votre  
majesté,  
Mais vous ne saurez jamais si la cime des arbres  
ploie effectivement sous le tonnerre de votre voix,  
Ou si le tonnerre de votre voix pousse votre racaille  
à tendre des cordes et à tirer dessus jusqu'à en cre-  
ver pour vous seoir.

### Cléomène

— Nous pourrons continuer encore assez longtemps  
à abattre des hommes en votre nom, Madame,  
Ça ne fera aucune espèce de différence  
pour nous. Mais pendant tout ce temps, nous aurons  
perdu un peu de la vie  
nécessaire à constituer notre propre espèce.  
Le temps donné dans la guerre est un temps hors de  
ma substance, le temps de la guerre fait clignoter ma  
chair.

### La Reine

— Ils sont tels que toi, exactement,  
Cléomène, ils sont tels que des dieux, et  
toi-aussi, toi-aussi tu es dans la même  
fontaine mystique, tu es comme une déesse tout  
simplement parce que tu vis dans ma maison. Ils t'y  
voient. Peu importe que tu me fustiges, tous ceux qui  
ne vivent pas dans ma maison ne font pas la diffé-  
rence.  
Toi-aussi tu piétines dans le pressoir du Christ et la  
bouillie qui en résulte nous unit dans la violence sa-  
crée.  
Imagine que tout ceci n'est qu'une courte transition  
avant l'abolition de tout ce qui nous sépare,  
C'est la guerre et puis c'est l'écriture sur la guerre, et  
puis c'est le souffle du repos. Nous attendons.  
Es-tu d'accord avec ça ?

### Nicandre

— Mais Madame, est-ce bien lui que nous devons  
croire ? Est-ce bien le Christ?

### Le Roi

— Mais oui, évidemment, tout ceci est

assuré après la victoire. Qu'est-ce que vous allez  
imaginer ? Un désaveu ?  
Je dois m'écorcher après tout ça pour y ajouter de  
l'éclat ? Ça en manquerait ? Quelque chose comme  
une victoire avec de la petite dentelle, des nappe-  
rons ridicules à la place des étendards ?  
De toute façon, tout ça se voit de loin. Qui, dans le  
champ d'honneur, est apparu comme un prince ?  
Qui, alors qu'il se disait l'être, est finalement digne  
d'être cru ?

Ce n'est pas qu'il fût facile en le faisant connaître  
d'étouffer un soupçon, ni de  
l'envie... Mais regarde mon bras : et il donne et il re-  
prend. Si j'avais eu une naissance  
ingrate, je ne me serais même pas posé la question  
de ma naissance. Il y a eu ces temps derniers de ter-  
ribles heures  
d'errement : des créatures sont nées dans les limbes  
de leurs conditions. Une erreur tragique a piqué leur  
cerveau de désirs indus. C'étaient des créatures  
vouées à  
l'indignité, à la vie poussiéreuse, aux  
servitudes, qu'un hoquet de l'histoire plein de mé-  
chanceté a nourri de l'espoir de  
s'arracher à la médiocrité de leur père.  
C'est un accident. Ça n'arrivera plus. Et nous ferons  
en sorte que cet accident  
même soit effacé.

Fragment V :  
*le colloquium*  
*heptaplomeres*, 15xx.

(Castellion était le fils d'un paysan savoyard. On sait  
qu'il avait trois frères, trois soeurs.

castlelion eblai vlisse dlunblesin avalla oségliava droi-  
vra droiza

queslon blélisse dlésavail zéliarava raza  
glonvliz léail éiava aza

onliail ia za

onia a

an)

La trame V s'effiloche dès qu'on insiste à voir, sous l'écorce dure de lettres frappées d'encre qui la constitue, *l'histoire*. Impossible de ne pas se voir dans le mouvement de la traquer, de se surprendre soi-même dans la chasse. C'est comme retournée l'odeur de ses propres narines. C'est la pire façon qui soit de ne pas être dupe, quand la duperie est un impératif fonctionnel, dont les effets délicieux oh si chavirants sont désirés, tellement. Il va falloir s'abstraire de toute tentation de lecture car une étrange malédiction s'est abattue sur la bibliothèque de Genève : les lecteurs ne peuvent s'abandonner à leur lecture plus d'une phrase sans être reconduits brutalement à leur déchiffrage, à l'action qu'ils reconnaissent dans leur action... Pleins phares... Ils voient glisser une chenille lumineuse à la surface des lignes, qui en suit le cours, les salit de sa bave malpropre, rend solide ce qui devait rester gazeux. C'est que le temps s'est scindé assez pour que celui du lecteur ne puisse plus se superposer à celui du récit, malgré ses efforts pitoyables pour s'oublier. Les frères peuvent être identifiés comme des artisans et des imprimeurs, les soeurs comme épouses de maîtres d'école et de prédicateurs. À une seule exception près, tous les frères et soeurs de Sébastien ayant quitté leur village d'origine auront vécu au plus loin à Lyon ou à Genève. Sébastien fut le seul d'entre eux à faire des études académiques. Les relations familiales restaient étroites cependant, même au temps où il errait à Bâle. On se rendait visite, on participait à la vie des proches et, occasionnellement, on échangeait aussi des lettres. Les toiles d'araignée sur la nappe blanche. Pour sa part, Sébastien ne se souciait pas seulement de ses parents mais il s'occupait toujours, consciencieusement, de sa propre descendance. De cette histoire, on ne tirera qu'un enseignement faible sur la notion de liberté. Car Sébastien, quoi qu'il fit pour briller au-dessus des étoiles de ses pairs, ne fut jamais qu'une bougie dévouée à éclairer les lectures du roi. La liberté de conscience, la liberté tout court, compte bien parmi les notions centrales de ce système, mais ce ne sont pas des valeurs en elles-mêmes érigées pour Sébastien : elle fondent essentiellement l'écriture théâtrale et les codes narratifs par lesquels on se raconte à soi-même sous le meilleur jour qui soit

; dès qu'on se sera vu aimable dans le miroir, on pourra retourner aux actions malveillantes tout illuminé d'avoir vu chez eux un fond d'âme propre grâce à quelques règles bien apprises et des ongles curés. Dès qu'il les regarde, le ciel atomise sa nuit d'étoiles et devient vapoureux, dans un poudroisement de pigments jaunes, et les régions ont formé des amarres, se groupent sagement sur la broderie étirée en conglomerats dont les trésoriers du roi sont encore comptables. On lira dans le ciel les cartes destinées à plier la mer au passage des navires royaux. Les étoiles seront réalignées, les navires silleront droit, et nul ne saura que les navires sont les guides dans cette histoire. Sébastien doit produire un premier livre, son premier véritable travail d'imprimeur.

*Le colloque à bord aux lueurs des lampes jaunes, un peu de brume, des clapots, une odeur familière salée etc.*

« Que ses os soient bien moulus » : c'est ce que souhaite Leone da Modena à Pietro Galatino, théologien catholique et, selon Modena, grand ennemi des juifs. Ces paroles, on en conviendra, ne font pas particulièrement preuve de tolérance à son égard. Aussi ne sont-elles pas destinées au public. L'oeuvre imprimée et publiée pendant la vie de Modena sera beaucoup plus réservée à l'égard des chrétiens et des juifs. Qui s'en fout ? puisqu'à lui est confiée également la rédaction du livre d'histoire dont il finira, même sil ne clôt pas les chapitres, par être un personnage adéquat. *Une véritable tolérance ne peut exister que là où la liberté de conscience est garantie par les pouvoirs publics. De cette coexistence naîtra peut-être une conscience authentique.* À mesure que l'on s'approche de la feuille de papier où sont inscrits les sept noms, voici qu'ils s'agglomèrent pour n'en former qu'un seul : il s'agirait d'un livre dont l'auteur aurait traversé sept comas profonds. Qui croire? Ils sont tous étrangers en lui-même, comme nous l'apprenons dans un récit baroque. *Friedrich*, allemand luthérien, est un spécialiste en magie, parfois ouvertement antisémite. Ensuite le siennois ou en lui la république de sienne ouvre un ciel éteint terrible, *senamus*, sceptique, dont la soif d'apaisement est la source d'un irénisme total qui fera le socle du siècle à venir. Il n'y a pas une erreur, pas un

crime, qui ne puisse être laissé de côté s'il trouble le doux reflux de l'économie.

Tranquilles eaux scintillantes et bien absolues couvertures sur l'espèce qu'aucune crête ne vient plus déformer, dont la peau douce et élastique est sans accident. Nous rencontrerons également un physicien révéralant les massorètes et hostile aux fades apôtres des évangiles. Puis un juriste français, défenseur de Calvin. Puis *Salomon*, le grand savant juif, qui ne présente évidemment aucun ancrage géographique à moins que l'on ne veuille interpréter son nom comme le seul navire posé sur le sable en Afrique du Nord. Ainsi il s'abrite en lui-même, dans le foyer du nom. Et pour finir, *Octavio*, le toscan, qui représente, dans ce cercle d'amis, l'islam. Contrairement à ce que l'on entend souvent, il n'est pas certain que cette conversation écrite eut une influence si déterminante sur le sens du mot : *tolérance*. Mais il n'est jamais égal que des dispositions de principe aient agité quelques cervelles, même de cette agitation invisible qui fait se demander, même de ces cervelles dont s'est détachée en jaunissant et craquelant l'étiquette du patronyme, et tant pis pour la lisibilité de l'histoire. En revanche, quelque chose comme une souplesse dans les cordes d'amarrage de la raison a fait tanguer quelque temps, quelque temps assez mou, la barquasse V ou chacun avait entamé le voyage d'une solitude confinée avec Dieu. C'est-à-dire que la relativité vint faire scintiller d'étranges éclats sur la solide masse du moins relatif des poissons. Ceci, précisément, est une *impression*. C'est en tout cas sur la rétine que se produisent tous ses effets, et le lecteur en est *littéralement éclairé*. La condition *sine qua non* de cette tolérance est cette fameuse liberté vénitienne. L'idée de l'absence de vérité absolue en matière de religion s'étend aussi à l'interprétation de la notion de liberté, qui peut avoir alors une connotation négative et devenir synonyme d'un écran blanc brouillant toute lisibilité, toute évidence, à la morale. À la fin de la conversation, se joue une singulière prise de conscience pour eux sept : c'est le sentiment d'un léger dérèglement de la certitude, autant dire que la prise de conscience de ce jour-là ne fut qu'elle-même dévidée et vécue deux fois, ce qui suffit amplement à terrifier tous ceux qui en avaient été frappés. C'était comme une gorge sans bouche, un langage sans langue disponible pour se formuler. Et

pourtant, à l'intérieur de chacune de ces têtes d'épingle, de ces sept caboche aiguisées par le doute, il avait fallu une formulation au moins assez stupéfiante pour se sentir en manquer, pour se sentir trahi par la tenue du silence.

Fragment VI :

Le dit *Bouddha* de Voragine.

Li roys qui moult fu dolanz manda derechief Theodas et li dist : « Haa, li très saiges des ornes, nos avons tot fet quanque tu demandas, mas riens ne nos vault. Sez tu nule autre art savoir mont se nos trouveriens riens qui mestier nos eiist ? »

Theodas li respondi qu'il parleroit veluntiers a Josaphat boiche a boiche. Landemain le menai li roys veoir Josaphat et quant Theodas le vit, si li dit : « Josaphat, qu'es tu trové en nos dex néant mortex qui les as degerpiz si que tu en es aïz de ton père et de tôt le peuple ? Donc ne te donerent il vie et te fièrent nestre por la prière de ton père ? » Quant il out ce dit, Josaphat li respondi : « Parfondesce d'error, peor de ténèbres, or escote, par quo mez tu teil poine a abatre le droit et sostenir le tort ? Or me dit lequel en doit mialz croire : ou Deu tôt puissent par cui totes choses sont fêtes et sostenues, ou as ydoles qui sont san sens et senz entendemanz ? Chaitif, don n'avez vos honte de croire et d'aorer une pierre ou une bûche que vos meismes entail-lastes et dolastes quant vos sacrifiez .i. toraul ou une de vos autres bestes ? Don, ne pouez vos entendre que mialz vaut li toraux que ne fait cil que vos apelez vostre deu, quar le toriaul fit Dex et les ydoles furent faites par mein d'orne mortel ? Don, n'es ce mervuille a croire que hons mortex peust faire Deu ? Certes vos qui estes de teil deverie pleig ne deiisez mie les justes blasmer ne rebrandre mas vostre folie et vostre niceté meismes. Theodas, itel sont tui deu et encore [50v-l] assez pire que ge ne te di que ge ne voil mie ma boiche concilier ou recorder la desleauté del cels en cui enour vostre deu sont fet. Icez deus me voilz tu faire acroire, mes je ne ferai mie ton consoil, einz servira et aorera mon Segnor Jhesu Crit qui nos racheta par son sanc de la servitude au deable. » Et Theodas li dit : « Ce est bien chose coneüe que li aut home et li puissant ont nostre loy tenue et baillié, mes

la loy as crestiens prêchèrent et baillierent povre vilein qui n'orent pouvoir de richesses ne de lignaige et si ne furent mie au commancement plus de .xii. Et conmant puez tu croire que si pou de povres vileins tenissent bone loy et li roy et li conte et li autre prince la tenissent mauvaise ? »

Josaphat li respondi derechief et dit :

«Theodas, tu resambles l'asne qui out le son de la viele ou de la harpe et riens n'i antant. Fox avoigles, conmant est ce que tu ne puez nule raison entendre, quar ta loy qui si est desfandue de tant de hanz homes ne fait se décroître non, et la nostre qui est douce et soutenue de povres vileins croit touz jorz et monteplie ? Ice te devrait faire avoir aucune conossence de vérité, quar tu puez bien veoir que se la vertu de Deu ni ovrast, nostre loy ne fust ja si soutenue et montplié par .i. pou de povres vileins contre tant de roys et de contes et d'autres hanz homes qui toz jorz l'ont gerroïé. »

Quant Josaphat li out monstrees ses paroles, si conuit Theodas la mauvaité et la foiblesce de ses dex. Et quant il se fu une pièce porpanse, si s'escria a haute voix et dit au roy: «Roys, li Seinz Esperiz habite veraiement en ton fil. Nos sûmes veincu, car il n'est mie nus qui por droit ne por raison poist aler en contre ce qu'il dist. Or aprimes conois ge que la forces crestiens est mont granz. » Atant se torna devers Josaphat et li dist : « Hai, arme enluminée et repleine de la grâce del Seint Esperit, di moi, me recevra Jhesu Criz se ge degerpis ma mauvaistiez et me teig dou tout a lui ? » Josaphat li respondi a mont grant joie : « Certes veraiement recevrai il toi et touz çax qui a lui se tourneront, et si te dirai en quel manière il te recevra tout ausint conme li pères qui avoit son fil perdu. Et quant il vint de loiteig reaume, si alai encontre lui les braz tenduz, et l'acola et le baisa, et le fit maintenant vestir de riche robe, et manda toz ses amis, et tint grant cort et fist grant feste por amor de son fil qu'il avoit perdu; or l'avoit rétrové. Et nostre Sires meismes dit de sa boiche que mont est granz joie fête en ciel de pecheors quant il se repant de ses péchiez et si dit encore en un autre leu: *Je ne voil mie la mort del mauvais, mas qu'il se convertisse de sa mauvaise voie et vive et queque jor li mauvais se retourne de sa mauvaiteit et va es commendanz de vie. Il vivrai et ne morai pas, ne li pechié qu'il avrai faiz ne seront pas re-*

*cordé.* Et puisque Dex promet teil pardon as pecheors qui se repantent de lor péchiez, ne soies mie en dote qu'il n'ait merci de toi, car quant tu seras baptisiez en bone repentence, tu seras lavez de toz tes péchiez. Mes lors covient que tu te gardes de pechier et que tu faces les conmandanz de nostre Segnor por avoir la vie pardurable. »

Quant Josaphat l'out en teil manière conforté, si s'en alai Theodas au leu ou il soloit menoïr et prist ses livres et les art. Après ala tant par la forest qu'il trova le seint hermite qui Naschor avoit baptisié et se confessa a lui et li conta sa vie et saes oivres. Cil seinz hermites li ensoigna mont bien sa créance et le fit estre en larme et en gehuïnes et en oroïsons par assez de jorz et le baptizai en non dou Père et del Fil et del Seint Esperit. De totes ces aventures fu li roys moult corociez qu'il ne sot que fere, mes il fit assembler son concire et fit venir touz les plus saiges homes de sa terre et lor demanda quel consoil il li donroient de son fil. Et Arrachis, qui fu premiers en son consoil, vint a lui et lui dist: « Roys, il me samble que nos avons essaie en totes manières que nos pouons de ton fil retraire de la loy as crestiens et tôt ce ne nos valut riens. Je cuit bien que ce est durtez que li est venue ou de nature ou de destinée. Se tu le tormantes, tu iras contre nature et en perdras ton fil, car il ne covoite autre chose que a morir por l'amor de Jhesu Cript, ne jamais en ta vie joie n'avras.

Mes or te dirai que tu feras se tes autres consolz si acorde : départ li ta terre et ton règne et l'en done teil partie comme il en doit avoir et puis le laisse regnier a sa velunté. S'il avient que les besoignes terriennes lou puent a ce mener qu'il ostoit son cuer de son proposant ou il est si formant mis et qu'il reveigne a la nostre vie, nos l'avrons ausi conme gaheignié. La loy des crestiens li est si enracinée ou cuer que jamais nus ne l'an osterot a force, et s'il avient par aventure qu'il remaigne en la suite des crestiens, ce meismes te ferai grant conforz et granz solarz que tu n'avras mie ton fil perdu del tout que tu ne le voies a la foie et il toi. » Ce conseilèrent tuit cil qui i estoient et li roys meismes si acordai. Lendemain manda li roys son fil et parlai a lui en ceste manière : « Biaus filz, c'est la dareenne parole que je parlerai gemais à toi, et bien saiches que se tu ne faz ce que je te prierai, je ne

t'aparnerei pas dos ore en avant. »

Et quant Josaphat li out demandé quel chose il li requeroit, ses pères li dist: «Je t'ai trové en totes choses mont desobediant, por ce se voil que tu m'ostroies une suele chose. Se te voil partir ma terre et si voil que tu règnes de l'une partie et ge de l'autre, et lors te tornerai tout a ta velunté ou a bien ou a mau. »

Quant Josaphat out oy ces paroles, si s'out bien que ses pères ne le faisoit que por lu decevoir por les richesses terriennes, et nequedan il se pansai qu'il en ferait tote sa velunté por soi mètre hors de ses mains. Atant respondi a son père et si li dist : «Certes, biau père, j'avoie en pansé que ge queisse ce prodome qui m'ansoignat la voie de vérité et que je laissasse totes choses terrient nes et usasse avec lui le remenant de ma vie, mes puisque ensint est que tu voilz que je face ce, je obéira a ta volunté que ge sap bien qu'on doit obéir a son père puisque l'anvoie sa manifeste perdition. »

fragment VII :

*Bibliographie des manuscrits de Guillaume Postel, 1552.*

fr. 2115

*Le lien ou concorde du monde, autrement dit la Raison naturelle des articles de la foi chrétienne, tant pour confirmer la foi aux fidèles comme pour concorder et réconcilier ensemble tous les humains, et les contraindre, sauf leur liberté de se faire vraiment chrétien, exposée par G. Postel gaulois cosmopolite pour rendre à tout le monde raison de sa foi par les ignorants et malins calomniée*

Fol 1-11

la naturelle raison du très parfait sent de quelconque autorité, et principalement de la sacrée autorité de la Sainte écriture, touchant les points qui sont en débat

— de l'autorité

— de la raison

— de la souveraineté

— de la liberté libérale arbitre et de la prédestination

— de la foi

— des oeuvres

— des sacrements

### livre premier

Les premiers coups faisaient un bruit sec. Les suivants s'abattent en mesure aux mêmes endroits du visage et le son est de plus en plus mouillé. C'est, je me dis : *comme un pied que j'arrache à la vase*. Si le prochain coup déchire la peau, il révélera la bouillie secrète qui roule sous elle. Nous sommes pétrifiés, mais d'où pensez-vous que vienne cette stupeur ? De la description qu'il en fait, bien plus que du spectacle de plus en plus irréal du martèlement sur ce visage. Pendant qu'il le frappe, il décrit paisiblement ce qu'il fait, en ces termes : regardez, c'est très doux, je le caresse. Je caresse sa joue, vous voyez ? Nous entretenons de bonnes relations. Nous nous apprécions. Depuis très longtemps. Et un nouveau coup part, la pommette a pris une teinte violette. Quelque chose comme du sable qui crisse sous une semelle. Et je pense : l'os s'émiette. C'est une idée vive comme une piqûre ; en les serrant, mes dents me font mal crûment. Nous sommes plusieurs à entendre ce bruit et à penser que l'os s'émiette, que les petites paillettes qui esquillent dans la purée de muscles teintent la peau en la piquant. Il dit : lui et moi sommes des amis très chers, au point qu'il nous faille un contact, ce genre de contact, vous voyez ? le signe physique de notre attachement spirituel. C'est une sorte de superstition dans la chair, un geste qui vient pallier un défaut de langage. Ne voyez rien de mal dans ce contact physique, c'est notre manière de nous signifier notre amour. Et il le frappe, les déformations subies par le visage qu'il tient dans son bras roulé comme un paquet de chair sont de plus en plus pénibles à regarder, bien plus pénibles encore à cause de la voix douce qui soutient la plus violente contradiction avec l'image. Les nouveaux chocs zèbrent ma vue de blanc, c'est un étrange écran dans lequel un instant je m'absente, une cécité intermittente qui m'épargne un peu de l'horreur au moment de l'impact. Il y a parmi nous un homme qui s'est donné pour mission de rapporter ce que nous voyons. Aucun d'entre nous ne sait de qui il croit tenir l'ordre de ses obligations imagi-

naires, mais ça lui suffit pour être ferme ; rien n'arrêtera son mouvement. Comme il veut être exact, il note scrupuleusement les paroles du tortionnaire. C'est assez long ; il est bavard. C'est un ruisseau continu. La disproportion se creuse de plus en plus entre le temps que lui prennent les transcriptions de ce bavardage et la brièveté avec laquelle on peut prendre en note la relation d'un coup : *il frappe à nouveau sur l'arcade*. Regardez ce beau visage d'enfant souriant, c'est celui de mon ami, à qui, vous voyez, je donne la caresse. C'est ainsi que nous faisons toujours dans les moments de la plus grande intensité amicale. J'espère que vous en retiendrez comme une méthode d'amour. *Il lui casse le nez*. Regardez comme sa peau douce est si claire qu'elle prend la couleur des buissons, elle verdit. Elle est d'un beau vert pâle uniforme et tendre, et son visage est si régulier que son sourire doux fait une coupure à la surface d'un fruit. Un mince filet souriant. La bouche est disloquée, la plupart des dents manquent, les lèvres ne forment plus la moindre frontière rouge avec cette compote d'humanité. Le texte émouvra beaucoup, sera souvent recopié, imprimé, célébré, plagié, bien que personne ne sache exactement de quoi il peut bien parler.

Fragment VIII :

*États du soleil*, Cyrano, 1662.

En situant directement le débat sur la seule physique, Cyrano montre qu'il désystématise la philosophie de Descartes, lequel prétendait faire du savoir scientifique, quand il est mathématisable comme l'est la physique, un savoir certain, et niait que sa physique reposât sur des axiomes contestables : le vrai, parce que déduit rigoureusement d'évidences claires et distinctes, ses principes, selon Descartes, pouvaient permettre d'atteindre la certitude, non pas seulement morale, mais métaphysique. En passant sous son nez, Cyrano observe le degré par lequel sont tenus les mouvements inquiets de Descartes dans la préoccupation à se répéter comme objet de ses propres principes. Il est le chien dans la galerie des glaces. Il renifle deux cent fois son propre insaisissable et ino-

dore trou du cul de chien des sciences, de basset de la philosophie. Il y a quelque chose qui fait trembler le dogmatisme et c'est étrangement dans le fait même et le fait seul de sa formulation vraisemblable que se dégage la lumière : c'est la lumière délicieuse et vivace et trompeuse et complète et dense qui habille la raison, le petit hâlo qui ronge les contours illusoires d'un degré 1, plat, zéro, pur, de la première marche du discours sur lequel s'érigerait tout commencement de parole. *C'est très bien d'être vraisemblable*, lui dit Cyrano. Mais c'est un vêtement qui convient très mal à la vérité. Il ne change absolument rien qu'elle soit nue ou habillée, elle ne convient tout simplement pas au cours d'une vie humaine, à son rythme, elle n'a sa place dans aucun champ de vision, qu'elle blesse, offense, salit. Nous allons nous asseoir sur ce rocher, et regarder comme un objet ce que vous teniez il y a moins d'une heure comme un principe.

Ils restent un moment long assis sur le rocher, se touchent assez tendrement, ce qui étonne. L'un rougit, on sent un passage voilé, que dire de ce moment sinon qu'il va falloir le réécrire séance tenante? Ils décident de trouver une table de travail.

(il avait déjà écrit dans le moindre détail de sa préface *On pourra remarquer en cet ordre, comme une chose extraordinaire, que j'ai expliqué assez au long et en détail, dès la première partie de ce livre, toutes les qualités sensibles, que les philosophes n'expliquent pour l'ordinaire, et assez brièvement, qu'à la fin de leurs traités de physique, dans les commentaires qu'ils font sur les livres qu'Aristote a intitulés de l'âme ; ce que j'ai fait, tant à cause que cela sert à nous faire connaître nous-mêmes qu'à cause que par ce moyen je fais qu'on se délivre de bonne heure d'une erreur populaire et d'un préjugé de l'enfance, dont j'ai connu par expérience que plusieurs ne se peuvent défaire par les leçons qu'on leur en fait à la fin de leur cours ; en sorte qu'ils rapportent des écoles l'habitude qu'ils y ont portée qui est d'attribuer leurs sensations aux objets qui les causent en eux et de considérer ces mêmes sensations comme des qualités qui sont en ces objets.*

ce qu'il ne prit pas, donc, la peine de reformuler pour Descartes)

Est-ce qu'il ne peut pas se demander si l'auteur, dans cette manière fracassante de lever le rideau sur des

planches vides, par ce coup de pied frappé dans un nuage plâtreux, ne nous offre pas un exemple comme tant d'autres de dérision ? le machiavélisme qui fut dira-t-on si souvent l'attitude des libertins, auquel l'auteur se réfère peut-être quand il loue son destinataire de s'être toujours tenu pendant les secousses de cet État fortement attaché aux gros arbres, peut-il rendre compte de la position extrême où il se place quand il déclare que le roi, image vivante de Dieu, nous a été donné pour exercer sur nos biens et sur nos vies les fonctions de sa toute-puissance ? Le roi n'a pas de tunique à soulever pour qu'on devine l'éclat de sa lumière, pas d'entaille à ouvrir pour qu'on voie brûler une masse de pierre en fusion éclatant sous sa fausse membrane. Ce n'est pas une métaphore qui brûle la surface de la Terre, mais bien la guerre que le soleil a entamée pour s'être dégoûté des créatures auxquelles, par désœuvrement où excès de jeu, il a donné la vie. Le roi descend des planches, elles brûlent derrière lui, le plâtre se fige dans l'espace et cristallise instantanément dans des péristyles ; et c'est la dernière chose que nous verrons avancer vers nous. Le roi dans un vacarme, des ludions virevoltant, un essaim de paillettes dans le cône de lumière jeté par l'oeil-de-boeuf factice de la scène, etc. Le roi enlève son premier manteau et notre peau se décolle déjà. Le roi ôte sa tunique et du pus nous sort par les yeux comme notre jus pourri. Etc.

« Ce n'est pas que la science des choses naturelles n'ait besoin comme les autres sciences de préoccupations notre jugement, d'axiomes qu'elle ne prouve point : mais les principes de la sienne sont simples et si naturels, étant supposé, il n'y en a aucune qui satisfasse plus nécessairement à toutes les apparences. »

Fragment IX :

*Mémoire de l'histoire de Lyon avec une table des choses mémorables contenues en ce présent livre, 1580.*

Même quand la peste ne sévit pas, nous sommes emportés dans des draps noirs. Il n'y a pas un moment qui ne soulève un voile. Voilà qui s'abat, qui ruine le sol, nous enlise jusqu'au ventre, avec toute l'avidité dont peut faire preuve la fatalité pour nous crever les

yeux. On se met en cercle pour chanter qu'on n'a pas peur de la mort, et c'est une pluie de crânes qui nous tombe de ce jus. Nous faisons mine de ne pas être atteints par elle, et nous la traitons comme de l'eau. Il y a, parmi les crânes, des proches, sans doute quelques ennemis, mais il y a surtout une indétermination tenace avec laquelle nous devons composer notre chant.

Quelle forfaiture d'avoir peint un bon gouvernement à côté du mauvais sur les murs du Palazzo. Non qu'il soit plus beau — il ne l'est pas, il n'a même pas l'honnêteté secourable d'être visiblement un mensonge — mais, tout simplement, qu'il soit un mensonge géométrique : il n'y a qu'un plateau sur la balance et sur la scène une cavalcade de déments que la naissance a doté de déguisements raisonnables. Nous les avons laissés s'approcher de nous par paresse, et nous ne savons plus comment nous décoller de cette pourriture.

D'autres maladies presque aussi redoutables frappent les gens de Beaujeu :

« Dès le début de juin 1573, les gens mouraient dans les villages alentours de rue comme mouches et enterrait l'on à Beaujeu autant que l'on eût fait en une grande peste. Les pauvres de fin, les riches et médiocres qui n'enduraient pas cela mouraient dans la fièvre chaude qui fait de la peau des hommes tapisserie mouillée et pis, qui poudroit dans la danse de mort, les autres d'un flux qui de sang par le nez et les vides. Et faut bien que telle maladie fut contagieuse car en la maison qui s'élève et fond sur nos os il y avait toujours trois ou quatre malades par nous attachés à guérir, dans nos prières, et bien peu de maisons où n'y mourut quelqu'un. »

« Monsieur le chantre, voulant venir à pied de la ville à la messe, pour avoir un Carolus, se échauffa de façon qu'il tomba d'un gros cathère par le corps dont il fut gravement malade, avec un point au côté poussé jusqu'au rein dans la chair amollie. Dans quelle fièvre se continue-t-il, le pauvriseau qui pleure trop sec de n'avoir personne à qui pleurer ? Il a voulu faire le chemin et fut à sa chute. »

Pour soigner des fléaux qui frappent les malades, chacun décore son front d'un chapeau de médecin ; on les voit courir en piaillant au sol avant de s'envoler, c'est la nuée des becs qui éclate entre eux de carton,

des hommes costumés pensant dans l'agitation de cette frénétique danse aérienne tromper les miasmes, la contredanse des humeurs, qui se moque des bouches politiques dessinant les voies aériennes. Les miasmes inventent autant de voix que se peut. Et les hommes empêtés par leurs costumes de médecins tombent en vrille comme un ballet de mouches frappées par un fléau. On a gagné rien, à trouver de la raison dans tout ce qui vous frappe. Sinon à mourir avec les yeux plus écarquillés encore par la justice vécue comme un état sans repos. Il y aurait un territoire complet, pauvre Claudon, il s'en tire à moins bon compte celui qui meurt d'une pleurésie. Il n'a languï que quatre jours. Ceci en cherchant la porte de sortie : mais à mesure qu'il avance, les murs qui ceinturent se déplacent avec lui. Il est affolé. C'est la bête du laboratoire prise dans les parois de papier : il y a toujours une bonne raison, une malignité supplémentaire cachée dans la bonne raison, pour déplacer les vieilles parois et appeler « nature » le jeu des nouvelles. Pour soigner des fléaux qui frappent les malades, nombreux sont les médecins qui accourent de Villefranche à Lyon. Ils viennent mourir avec nous. Nous l'avons trouvé à Beaujeu, le médecin Jean Doyet, qui soignait à distance Guillaume : aussitôt que la lettre de mon médecin traitant eut touché ma main droite, la fièvre s'est enfuie comme si la frayeur l'avait chassée et la dernière image fût pour moi, au fond du couloir dans lequel me tenaillait jusqu'ici l'horreur, au fond du canal noir où s'abouchait ma vue malade et glacée par la fièvre, le vol à quelques centimètres au-dessus du sol d'un drap contourné, lourd de sang, l'image vaporeuse entre deux images photographiques d'un vol d'oiseau. Quand un beaujolais est pris d'une frénésie et aliénation des sens, c'est à Cluny que l'on fait appel. Chacun vient voir si untel n'a pas perdu la tête et si la médecine est apte à la lui retrouver. Il n'est pas rare que les médecins disposent de têtes de rechange, de vagues masques de cuir tannés stockés dans les morgues. Ça peut suffire pour certains vivants, si l'odeur ne leur rend pas la respiration suffocante. S'il apprécie les médecins, Guillaume leurs lance quelques flèches taillées en épigrammes. Il les accuse de tuer nos corps par des poisons simples et composés et d'avoir imaginé en toute liberté mille variétés sur la mort. J'estime plus doux, dit-il, de subir les entraves, les fers, les tortion-

naires, de lire des mauvais livres en compagnie de mauvaises gens, et de faire connaissance avec la poigne des bourreaux, que de répandre en vain ma vie entre les mains des médecins. Hélas, il n'a donc pas été permis à l'homme de mourir sans bourse délier. Mon corps est plein de sirop. Il n'y a plus aucune place pour d'autre fluidité ; cependant, je te vois, médecin, tenter une saignée. C'est que par cet ourlet tu vises l'or fondu par ta misérable alchimie. Là encore, tu es trop optimiste. Tu charges ta valeur, fais trop de cas de ta puissance présumée. Ton aptitude n'excède pas la transformation du malade en esclave. Et l'esclave, aujourd'hui, ne vaut rien dans la peste.

Ne voyons-nous pas Petit Jean, de Varennes, ramener son fils Philbert parmi les pestiférés, enfant du chœur qui s'en était fui de son maître sans congé ? Le père présente le fugueur en plein chapitre à messieurs les chanoines bubonnés qui lui lavent bien la tête. Espérait-il de tous ces flacons ? Croyait-il inventer un nouveau négoce, en pleine tourmente ? C'est une idée étrange de croiser un pli dans la guerre et la peste, en faisant de la guerre et la peste un nouveau marché noir. C'est pourtant ce que notre petit puceau avait rêvé de faire, nous sommes dix mille derrière la course du sagouin, à regarder son petit cul voler de victime en victime pour leur vendre une petite figurine cabossée, une image aplatie à peine lisible, fourguée pour cause et reflet et remède et vaccin à leur mal. Il a, plus que quiconque, cru en la noyade des causes dans un bon bain d'homéopathie. Il y aura suffisamment de Guillames terrifiés par la médecine à préférer, à de nouvelles consultations, des fétiches à agiter : des générations à venir de buveurs d'eau devant les balles, de clients dessinant avec les doigts dans l'air devant la peste, mâchant des petites boulettes de pain appelées *incantations* devant la fatalité destructive qui fait l'ordinaire de la vie de l'homme de la Renaissance.

« La fille de ladite Pernon avait été battue de sa mère pour avoir dit aux bergères qu'il y avait un agneau chez eux embrassé par la bouche de Jésus. Fut observée la bête des flancs aux extrémités qui conduit à ceci : la peste l'avait mangé, à peine, de manière qu'on ne le vit pas. »

Ainsi furent calibrées une bonne fois pour toutes les dents de la peste, et par un recouplement habile, éta-

bli en règle de médecine désormais, fut également mesuré l'appétit de celle dont la peste n'est qu'un costume. Vous avez bien lu *la mort*, nous avons l'écart entre ses deux mâchoires, le nombre de ses dents, la disproportion attendue du nombre de canines relativement aux dents malaxieuses et broyeuses, toutes choses qui méritaient bien une image.

Fragment X :

*L'allocution publique en*

*Angleterre, du baroque au clacissicisme, extrait.*

L'un des paradoxes, et des plus familiers, de la poésie amoureuse d'inspiration néopétrarquiste est celui de la mort que dispense, très également à l'amant, le regard de la femme aimée ou son dédain (donc l'absence de son regard posé sur lui). *Laisse-moi mourir et voir*. La jonction des deux verbes est paradoxale : elle anime la mort autant qu'elle arrache à l'amour le masque de la bienveillance. Ceci en est une figure orthodoxe, conduite sans relâche. Ou le vide des orbites creuses ou le vide des yeux retournés de dédain ou le plein des yeux dévorants d'amour ou le plein des orbites creuses. C'est la figure de prédilection de la poésie élisabéthaine, qui apprécie dans l'oxymore la possibilité de déjouer à peu de frais les lieux communs de l'amour tout en établissant suffisamment de points de contact avec les paradoxes les plus ordinaires pour ne pas perdre la grâce d'un public. Ceci probablement agaçait assez les lecteurs de Shakespeare pour entraîner jusque dans la littéralité ces petites figures de la mort où la figure de la petite mort ne cesse de jouer à l'intérieur de l'argument amoureux l'argument littéraire de la décomposition du poème. Un paradoxe commun à tous est-il encore un paradoxe en une seule de ses parties?

La chanson est un genre un peu moins exigeant que l'on pourra complexifier à loisir sans se perdre : le poète choisit de suivre une idée insolite qui n'est ni logique ni vraisemblable, qui découlera non pas d'un lieu commun mais de tout ce qui pense le déjouer : ainsi, l'oeil de l'amoureuse est *criminel* de communiquer. S'il est tueur de faire appel à la vie comme elle le fait, alors

son visage creusé comme une fosse commune à l'intérieur de son crâne est, comme métaphore, un guide pour l'enlèvement dans la boue des procès amoureux. Ainsi des fleurs, qui pourront aller et venir au gré des changements de position de la négativité, et à force de tours, d'entrelacements des tiges de la couronne mortuaire de l'amoureux ébouillanté et cuit, l'oeil pourra bien être la métaphore de tout ce qui ne voit pas, la mort la métaphore de tout ce qui vient d'éclorre, l'amour le pire fléau qui puisse séparer les êtres. Il ne faudra pas plus de vingt ans pour que s'impose la nécessité de retourner à nouveau les métaphores, de rassembler par elles tous ceux qu'elles avaient fait fuir, et l'on pourra recommencer de nouvelles anthologies.

*Divine Destroyer pity me no more,*

*Or else ore pity me;*

*Give me more Love, Ah quickly give me more,*

*Oor else more Cruelty!*

*For left thus as I am,*

*My Heart is Ice and Flame;*

*And languishing thus I*

*Can neither Live nor Dye!*

Il est sans doute extrêmement difficile de trouver aujourd'hui un intérêt quelconque à une forme poétique dont le premier souci est avant tout de dessiner un portrait avantageux (en critique avisé) de celui qui va la lire : avant tout social, soucieux de s'extraire du bain métaphysique, c'est un poème qui pour beaucoup décroît. On se perd à la replacer dans son environnement, espérant trouver là quelque chose qui, malgré la réduction, redonne de la sève à des racines coupées. On ouvre alors la grenouille, mais aucun stimuli électrique n'en animera les pattes. On regardera les muscles comme des écheveaux de laine mouillée, des paquets sans vie. Introspective, terriblement tenue dans les tressages de la destination, on peut imaginer que le cadre critique qui s'en est emparé s'effondrera d'ennui instantanément. Peut-être y a-t-il simplement à trouver, dans ces formes du poème, à quel point, d'une certaine manière, elles sont tenues au silence par l'irreprésentable. C'est leur principale hantise, leur mobile interne. Le voile de Véronique. Un mouvement de va-et-vient entre le souci de rendre compte d'une action par l'écriture et celui, évidemment, de se taire pour ne pas la trahir est d'une certaine manière la prémisse à ce qui va devenir un jour la cause de tant de

mauvais romans auxquels, pourtant, on pardonnera de n'être porteurs que de la déception : c'est avouer qu'elle est l'âme du XXe siècle. Et le socle, sans doute, de cette version faisandée de l'ironie qui va armer le siècle suivant.

« *Je dis que l'excellent poète, que l'on qualifie de divin pour la seule raison que, semblable à l'artisan suprême dans ces opérations, il vient à participer de Sa divinité, pourrait créer un poème dans lequel, comme en un monde réduit, on verrait ici des armées se former, des batailles terrestres ou navales, des villes conquises, des escarmouches et des duels, ou encore des joutes, des descriptions de famine ou de sécheresses, des tempêtes, des incendies et des prodiges ; là encore, on verrait des assemblées Célestes et Infernales, des discordes, des errements et des fautes, des enchantements, les actions cruelles, audacieuses, courtoises ou généreuses, des événements amoureux, heureux ou malheureux, joyeux ou pathétiques. Mais alors il convient que ce poème, qui contiendrait une telle variété, soit unifié, et qu'il ait une forme unique et son âme propre, et que toutes ces choses soient arrangées afin que chacune d'entre elles annonce une autre, et corresponde à une autre, enfin que toutes incluent nécessairement ou vraisemblablement les autres, de telle sorte que si l'on enlève une seule partie, ou qu'on la change de place, c'est le tout qui s'effondrerait. Et si un tel poème était possible et, alors l'art de composer serait similaire à l'harmonie de l'univers, qui est faite de contraires, comme l'harmonie musicale ; car comme le dit Plotin, si celle-ci n'était multiple, elle ne serait pas entière, elle ne serait pas harmonie ».*

Il faudra se constituer ensemble comme les pierres d'une bâtisse, pour nous penser séparés comme les pierres d'une bâtisse.

Fragment XI :

*de pictura veterum* ou l'art du placard avant l'affiche.

*Ludius, au temps du divin Auguste, fut le premier à concevoir une très agréable peinture murale qui représentait des maisons de campagne et des portiques,*

*des décors de jardins — bois sacrés, forêts, collines, bassins, canaux, rivières, rivages, selon le désir de chacun, silhouettes variées de personnages s'y promenant, navigant, se rendant par voie de terre dans leur maison de campagne, à dos d'âne ou en voiture ; d'autres, déjà occupés à pêcher, à guetter des gibiers, à chasser ou encore à vendanger. Il y a dans ces oeuvres des maisons de campagne célèbres pour leurs débarcadères situés en plein marais, des hommes, chancelant comme des portefaix, occupés à porter des femmes tremblantes et de très nombreux autres très pleins de finesse et du sel le plus spirituel. Il fut aussi le premier à représenter des villes du bord de mer sur les terrasses, ce qui est du plus plaisant effet pour une très petite dépense.*

Pline xxxv, 10.

*Qui n'aime pas la peinture fait injure non seulement à la vérité, mais encore à cette sagesse propre aux poètes, car ces deux arts accordent une même attention au physique aussi bien qu'aux exploits des héros.* Philostrate.

Chacun des deux arts se consacre surtout à l'imitation : on peut voir que poètes et peintres, dans leur mutuelle émulation, non contents d'oser dessiner les formes des dieux se donnent tout entier à l'imitation des hommes, des actions humaines ; ils expriment une hilarité lascive du banquet, la fatigue agréable de la chasse, la cruauté sanglante du combat, l'effroi inévitable des naufragés, la funeste saleté et le pourrissement des prisonniers enchaînés dans la très profonde nuit d'un cachot aveugle, en un mot : tout ce qui s'impose partout à nos yeux.

Sur les poètes, nous avons ce passage d'Hermogène : « la poésie est une imitation de tous : celui qui, grâce à l'excellente disposition des mots, reproduit des orateurs en train de discourir devant le peuple, des citharèdes en train de chanter devant l'assemblée des Grecs, comme Phémios et Demodocos, celui qui, de même, sait excellentement rendre d'autres personnages encore et toutes sortes de sujets, voilà bien le meilleur des poètes. »

Dans la représentation des dieux - indestructibles, indestructibles et *heureux* au moins tant qu'ils se taisent devant nous - peintres et sculpteurs ne s'écartèrent en rien des poètes pour ne pas violer les lois et s'exposer

à un châtement. Il voyaient également qu'ils avaient été devancés par les poètes dans le cénacle, et que la façon qu'avaient ceux-ci de représenter les images des dieux persistait, qu'elle était déjà ancienne. C'est ce qui était encore et toujours demandé. Les dieux étant par nature sans changement, comment en vouloir au public ? Il y avait quelque chose qui faisait résister toutes les images à revenir à leur substance : elles auraient été, par une forme de constance enfantine du regard, purifiées et ne pourraient retourner à l'impur. C'est pourquoi ils ne voulurent pas paraître mensongers à la foule, ni être désagréables en la repliant dans la boue. Le plus souvent, donc, ils suivaient les traces des poètes sans rien laisser imaginer de ce qu'ils savaient y perdre, sans trouver pour l'instant une conjuration même discrète à cette pureté, source, cependant, de leur dégoût quotidien. Ils restèrent en accord avec la vibration de la lyre. Abominable instrument.

Mais peu à peu, ils introduisirent quelques miettes de leur propre fonds et devinrent imperceptiblement rivaux des poètes tout en partageant le même art, du moins les mêmes théâtres et les mêmes banquets : pour exposer à des spectateurs plus nombreux et plus pauvres des sujets sacrés, ils montrèrent à leurs yeux ce que les poètes avaient proposé à leurs oreilles *indistinct*. Et l'on vit les divinités coiffées de chair, les joues échauffées par le désir ; quoiqu'il fût dit, à ce moment précis, de l'histoire supposée être peinte également dans une certaine indistinction, on vit en quelque sorte palpiter les conditions tangibles qui font apparaître la parole des dieux, c'est-à-dire un monde entier où ricoche la génération de la parole sur l'inévidence qui la fonde.

Il semble que tout ait subi le plus grand des renversements ; les uns et les autres se proposent désormais de se barbouiller la figure avec de la peinture d'histoire, de colorer les poèmes dans un bouillon de mosaïques et de transformer en image tout ce qui aura le culot d'être encore reconnu sans. Au bout du compte, les uns et les autres proposent la même fin et l'on tient pour le meilleur des historiens celui qui met en forme son récit avec des figures qui touchent l'âme dormant sur la terrasse. Un cocktail c'est surtout pour la petite ligne orange, la petite ligne rouge, le filet de sirop vert et d'une façon générale sa destination *comme image*.

Parce que le goût, franchement, est infect.

L'imagination picturale, suppose-t-on, procéderait aussi de la vision. Et si nous nous donnions les moyens de faire prendre forme à une entente définitive, qui liquide toutes nos disparités, si nous donnions à nos différends le terrain délicieux d'un refus, d'un cercueil où ni le langage ni les images ne viendraient troubler notre repos ? Nous autoriserions-nous, le cul vissé dans des fauteuils, à commencer ici même le remplacement du monde par *l'ekphrasis* ?

Quintilien, sentant qu'il est écouté, prend un débit plus lent, ce sont des précautions pesées, car tout impair la sanction peut ponctuer de mort ou de banissement : « ce que les Grecs appelaient *l'ekphrasis*, nous pourrions l'appeler *uisiones*. Par leur intermédiaire, l'orateur représente à la foule les images des choses absentes, de telle sorte que nous croyons les voir de nos yeux et les avoir présentes devant nous. Celui qui les aura bien conçues sera tout-puissant sur les émotions... elles n'auront pas besoin d'avoir leur exact correspondant dans la nature... Il en découlera *l'ekphrasis* que Cicéron appelle *illustratio* et *evidentia* et qui semble montrer les choses, et les sentiments suivront comme si nous y participions. Théon avait peint une scène de bataille que décrit Elie. Elle ne figurait qu'un seul hoplite, mais si saisissant qu'il suffisait à rendre la violence de la bataille ; de plus, il eut l'idée de faire jouer la trompe avant de dévoiler sa toile, si bien que cette mise en scène donna au spectateur l'illusion de voir bondir le soldat, comme s'il se trouvait au sein de la mêlée. Ce que l'image faussait, la puissance du cuire en colmatait les fissures ».

La transposition de cette qualité du discours à la peinture avait été faite par Quintilien, tout naturellement, puisqu'elle concerne la description qui est une sorte de tableau de mots qui ne déçoit jamais. Mais l'évidence, elle, est un mot infiniment plus trouble, puisqu'elle se superpose dès l'instant où elle est prononcée, à sa trahison ironique : donnée en rhétorique, elle ne peut signifier que son possible effondrement dans le miroir des illusions, et n'est guère invoquée que quand elle est déjà en voie de disparition. Qu'il soit question d'*évidence*, et l'esprit peut chercher ailleurs. L'orateur aura tout gagné s'il la néglige ouvertement, s'il en conspue publiquement jusqu'au nom. Nous sommes déjà trompés par la violence avec la-

quelle s'assène la fausse clarté qui rend invisible le reste du monde. Gare à ceux qui nous transportent, comme Philostrate, à entendre mugir devant un tableau où gronde un fleuve de pâte colorée.

Fragment XII :

*la carrière de François*

*Imprimeur et profanateur du temple de la Raison*

**QUI FUT AU SEUIL DE LA CARRIÈRE** alors qu'il n'y avait pas d'autre révolution narrative en route tout autour, qui fut là au bon moment, au moment où rien. C'était l'assurance peut être qu'un champ tout entier, à lui, c'est le sien et c'est tout, même si personne encore n'en voulait à traverser (cette disposition mentale à l'étude). Dans l'oraison funèbre de M. André de Nesmond prononcée par François Garassus de la Compagnie de Jésus, on apprend que le défunt a vécu sa première enfance, premièrement d'or et par la suite pourvu, à Angoulême dans un lit de domestiques.

1550 : il quitta tout pour trouver tous : il s'exprime dans la foi : « n'avons donc pas vu combien par combien de tourbillons a été tempêté notre Ronsard, pour avoir le premier osé enrichir d'un nouveau lustre la poésie française ». Il part imprimer tout ce qui n'est encore sous les yeux et

C'est ainsi étiré disloqué par les machines dedans la gloire que le condamnent ses membres à la réussite, et si elle est assurée elle assure aussi de conduire à la fin. C'est une drôle d'herbe qui pousse dans le revers de la mort, celle du manteau de gloire. Elle est belle et moisie. Même le manteau gagné d'avance, parce que tout simplement personne n'est là à leur tour pour essayer d'en faire craquer des coutures, et bien qu'il disparaisse dans l'armoire. Il vaut mieux ne pas commencer. D'accord, d'accord tout le monde est partant pour illuminer la vie de tous ceux qui se tortillent dans un caleçon humain, oui dans la montagne, oui dans les Pyrénées, et au-dessus de tout, prêt pour les pas dans la neige, prêt pour la fourrure du monde, aux services et à la gratitude des Cordeliers envers tout nègre, prêt pour une femme si jeune qu'elle travaille à

sa propre chair depuis toujours déjà, grande et moins et plusieurs dans son corps mais qui ne peut compter de façon durable que sur le mérite, oui pour la dureté, oui pour le service, mais à quelle date précise faut-il tout quitter ? Quand est-ce exactement « trop tard » pour partir?

Nous sommes remontés à l'original, en l'espèce pis que pis du XVIIe siècle. Oui on lit bien TOUT lorsqu'il effectue à cet instant le détour à « la grande Thétis » c'est-à-dire Toulouse. Il est insatiable (nous sommes informés que rien ne saurait rassasier son désir d'acquiescer à faire des vers, ou d'entendre les parfaits dans l'accord d'une douce musette). S'il fait parler la Pyrénée, c'est comme on frappe d'un sceau de métal qui ne ferme rien une porte déjà blindée, mais en forme de louve ou de ronces ou de fougère ou de n'importe quel talisman, afin qu'on détourne le regard vers une gloire passée. Car voilà la clef de ta tranquillité, voilà ce qui dessaisit la puissance des déprédations quand elle s'abat sur toute naissance glorieuse : il était donné le chant ? Eh bien voici que tu peux le couvrir un peu pour que ta voix ne soit pas trop pure. C'est la garantie qu'on te foutra la paix. En attendant que s'achève l'impression de *l'histoire des neuf rois Charles*, il travaille, il éteint les lumières sur sa propre apparition, c'est-à-dire qu'il traduit. C'est sa façon de luire dans l'ombre. Qu'il est sage... Qu'il est beau... Le moment tant attendu est enfin venu pour lui : il n'y a aucune trompe pour sonner la sortie du *colloquium heptaplomeres*, juste une petite flûte discrète qui lui assure au moins qu'on reconnaît son bonnet. Il n'y a pas de pièce liminaire, il dialogue seul avec les rois, entre en propos par des mots vrais, dans l'histoire de l'histoire : sire, huit ans sont tantôt écoulés, que désireux de faire connaître à votre majesté la grande dévotion que j'ai à lui faire très humble service, je mis la main à cette heure, comme en sujet propre tant à la grandeur de mon roi souverain, qu'à la féliciter qui bien heure vos souhaits, et fera en mieux prospérer votre royale couronne. Les plus scélérats deviennent fous à se taper la gueule contre les murs devant la décision de brûler le *colloquium heptaplomeres* :

je vais dans la gloire fugace où l'on reconnaît ma haine dans la collectivité, et peu importe qu'elle soit passagère, car elle sera reconduite tôt ou tard par l'oubli de sa réprobation, ou bien je vais dans la gloire

éternelle d'avoir tout raté du présent ?

Ô mon roi votre langue est parfaite, d'où ces éloquences, elle égale le grec et le latin, elle est capable de toute science, on lui ferait tort si avec sa douceur et sa perfection on ne contentait les désirs des Français par le discours bien dressé, le véritable et sainement recueilli des faits de leurs ancêtres, puisque c'est ainsi que la mémoire des hommes illustres est faite immortelle. Un rire nerveux le secoue, le cordon humain qui s'était infiltré la nuit dans le temple : y a-t-il quelque chose qui puisse cramer dans le Panthéon ? Pourtant ça nous démange, ce butin que la gloire est en mirage, dans l'appétit du soir à péter toutes ces merdes de marbre. Un doigt dans la fissure, il n'en faut pas plus pour qu'un filet noir dégage l'odeur pourrie d'un de ces Napoléon.

Quels furent les précédents ? Cette histoire n'est-elle pas composée *que* de précédents ? Y a-t-il eu autre chose que cette cause universelle ?

1560 : la librairie parisienne ne s'interdit plus de piller les dépouilles laissées par ceux des confrères lyonnais qui ont été contraints à la fuite et auxquels elle ne s'estime plus liée, sinon par le soupis de se venger d'une longue période de piraterie. Ô monsieur, monsieur, ô monsieur sauvez-nous, arrachez-nous à cette incompréhension générale qui fait que notre vie, si elle est dans le présent de la gloire, se déroulera en dehors du champ de vision de Dieu et que si elle s'accommode de notre destinée dans le bien, nous condamnons à la détestation générale ; puisqu'eux, c'est bien connu, les vivants, ne célèbrent que des écrivains morts. « Une carrière longue au regard du temps, industrielle, où jamais ne manque l'ouvrage et où parfois il accable ; l'invention d'un genre goûté sinon estimé des contemporains et qui fécondera l'évolution ultérieure du genre narratif » : d'où vient pourtant que les travaux et les jours de Belleforest laissent une impression douce-amère ? Serait-il victime de quelque chose de pire que le malheur d'être invisible ? L'occasion n'est jamais donnée d'accompagner un auteur du XVI<sup>e</sup> siècle dans le détail de son existence, et moins encore dans l'habitable de sa parfaite solitude à écrire. Il n'y a probablement pas d'autres raisons à le faire, pour lui comme pour n'importe quel habile penseur effrayé par son habileté, qu'à le cesser. Le faire, pour

s'arrêter de le faire. Peut-être même pour renoncer avec violence à tout exercice du langage. Les livres s'accablent autour de nous pour faire mur de notre silence désiré et n'avoir plus à éluder la moindre question. En n'ayant plus à y répondre : passez votre chemin, la bibliothèque est sur la route, vous y trouverez ma dépouille bavarde, amen.